

# **SAINT-ANDRÉ-DU-LAC-SAINT-JEAN:** **sur la route des pionniers**

Russel Bouchard



Société historique du Saguenay  
Cahiers de Saguenayensia  
**HISTOIRE DES MUNICIPALITÉS**  
No 10

# **SAINT-ANDRÉ-DU-LAC-SAINT-JEAN:** **sur la route des pionniers**

Russel Bouchard

Société historique du Saguenay  
Cahiers de Saguenayensia  
HISTOIRE DES MUNICIPALITÉS  
No 10

# Table des matières

## **PARTIE I**

### **Premiers contacts et début du peuplement: 1888-1898**

— Présence amérindienne et chemin des Jésuites .....	5
— Les premiers arrivants .....	8
— La vie religieuse: la mission .....	9
— Le club de chasse et pêche Amabelish .....	11

## **PARTIE II**

### **L'organisation de la vie communautaire: 1898-1950**

— Essai d'industrialisation: création de la Compagnie de Pulpe de Métabetchouan .....	13
— Le feu du 28 septembre 1901 et la fin du rêve industriel .....	15
— Reprise de l'économie locale .....	16
— L'entrée dans le modernisme .....	17
— Fondation de la paroisse .....	20
— La vie scolaire .....	23

## **PARTIE III**

### **La création du village et la fusion municipale: 1950-1992**

— L'évolution municipale: séparation du village et fusion .....	25
— La redéfinition de l'économie .....	26
— Construction de la nouvelle église et agrandissement de la paroisse .....	29

## Avant-propos

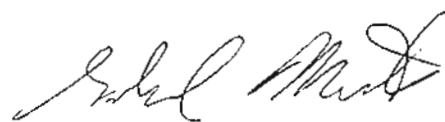
Bien enracinée de chaque côté de la rivière Métabetchouane, bordée au sud-est par les Laurentides et au nord-ouest par les municipalités de Desbiens, de Chambord et de Lac-à-la-Croix, Saint-André-du-Lac-Saint-Jean, petite municipalité méconnue sur le plan historique, pourrait être une source d'inspiration pour les peintres et les artistes. En effet, ses paysages magnifiques et diversifiés changent au gré des saisons. Son éloignement des grandes villes l'a soustraite à la pollution et en fait un réservoir d'oxygène et d'air pur. La proximité des forêts et ses nombreux lacs en font également un paradis pour les pêcheurs, les chasseurs et les sportifs: moto-neige, véhicule tout terrain et bicyclette trouveront donc ici toutes les commodités qui leur permettront de bien profiter de la nature exceptionnelle des lieux et de s'adonner en toute sécurité à leurs loisirs préférés.

A l'occasion des célébrations du quatre-vingt-dixième anniversaire de la naissance de la municipalité civile, je ne peux passer sous silence l'oeuvre de nos pionniers et des premiers administrateurs qui ont eu le courage et la détermination de nous engager vers la voie du modernisme. Au cours des années, les élus municipaux se sont engagés à poursuivre cette voie et notre village s'enorgueillit aujourd'hui de posséder tous les services indispensables qui démontrent sa prospérité: une Caisse populaire qui fête son cinquantième anniversaire cette année, un centre communautaire fonctionnel, un service de protection efficace contre les incendies, une école primaire (construite en 1985) équipée d'un gymnase, une maison des jeunes, etc...

Sur le plan économique, Saint-André reste une municipalité majoritairement forestière qui compte également quelques agriculteurs et quelques artisans. La population, fière de ses racines et de ses croyances religieuses, est accueillante et possède un bel esprit d'entraide. Dans le but de permettre la construction résidentielle et favoriser l'expansion de notre village, la municipalité de Saint-André vient tout juste d'acquérir une cinquantaine de terrains. Grâce à cette initiative, nous espérons pouvoir inciter notre jeunesse à s'établir ici pour être en mesure d'assurer ainsi une relève dynamique.

Enfin, disons que nous sommes heureux de compter parmi nous un prêtre résidant, M. l'abbé Roland Bouchard, lequel entretient depuis 23 ans, avec zèle et abnégation, la ferveur religieuse de ses paroissiens.

*Gabriel Martel,  
Maire de Saint-André*



## PARTIE I

## Premiers contacts et début du peuplement: 1888-1898

### Présence amérindienne et chemin des Jésuites

La municipalité de Saint-André, doit vraisemblablement son nom à un des premiers pionniers de l'endroit, André Néron, originaire de Saint-Jérôme de Métabetchouan.<sup>1</sup> Faisant partie de la Municipalité Régionale de Comté (MRC) «*Le Domaine-du-Roy*», avec le Lac-Bouchette et Saint-François-de-Sales elle est une des localités situées le plus au sud de la sous-région du Lac-Saint-Jean. Bien intégrée au Plateau Laurentien qui la limite d'ailleurs au sud, son territoire, d'une superficie de 157,75 kilomètres carrés, est baigné partiellement par la rivière Métabetchouane et comprend une partie des cantons Métabetchouan, Saint-Hilaire et Dequen.<sup>2</sup> Du point de vue de la spécificité géographique, Saint-André comprend en gros quatre secteurs: en premier lieu, le village même, regroupé autour de l'église paroissiale et bien adossé à la rivière Métabetchouane, réunit l'essentiel de la population (environ 60 %); tout près de là, de l'autre côté de la rivière, nous retrouvons ensuite le «Petit-Village» (environ 15% de la population); enfin, les deux autres secteurs, constitués essentiellement de terres agricoles et de forêts, sont localisés le long des deux routes qui mènent à Métabetchouan et à Chambord (environ 25% de la population).<sup>3</sup>

Bien que le début de la colonisation dans cette partie du Lac-Saint-Jean remonte à un peu plus d'un siècle, cette région de l'arrière-pays fut associée très tôt au commerce des fourrures et à la première phase de l'histoire du poste de Métabetchouan. Même avant l'arrivée des premiers euro-canadiens, à l'époque préhistorique, des bandes d'Indiens nomades appelés Kakouchaks (ou Porcs-Épics) parcouraient déjà le territoire dans leur lutte incessante pour la survie. Grâce à la rivière qui prend sa source aux lacs du Mâle et Bouteille et qui s'étire sur près de 128 kilomètres, ils avaient accès à un immense territoire. Selon les archéologues qui ont analysé la composition du matériel lithique découvert dans ce secteur depuis de nombreuses années, les rives de la Métabetchouane renferment des vestiges qui témoignent d'une présence humaine vieille de 2 000 ans.<sup>4</sup>

Pénétrant jusqu'au coeur de la forêt laurentienne, la rivière Métabetchouane constituait en fait l'une des grandes routes qui donnaient accès à cet arrière-pays: après avoir emprunté la rivière Métabetchouane sur tout son parcours, les canotiers traversaient le lac Métabetchouan jusqu'au lieu dit la «Grosse Roche», entreprenaient une série de petits portages jusqu'au lac Kiskisink et de là entraient dans la rivière Bostonnais (un

### Chronologie de Saint-André

- 2000 ans avant aujourd'hui, les premiers Amérindiens pénètrent la vallée de la rivière Métabetchouane.
- 1676: Les Jésuites s'installent à l'embouchure de la rivière Métabetchouane et pratiquent un chemin entre Québec et le Lac-Saint-Jean.
- 1888: Arrivée des premiers colons et fondation de la mission.
- 1889: Construction de la première chapelle.
- 1893: Création de la municipalité scolaire de Saint-André.
- 1898: Fondation de la paroisse religieuse et nomination d'un premier curé.
- 1899: Construction de la deuxième église, du premier presbytère et de la sacristie.
- 1900: Fondation de la Compagnie de Pulpe de Métabetchouan.
- 1901: Construction de la pulperie et d'un chemin de fer.  
Création de la «Municipalité de Saint-André».  
Le feu détruit la pulperie, le presbytère et une partie du village.
- 1903: Érection civile du canton Saint-Hilaire.  
Construction du deuxième presbytère.
- 1933: Décret d'érection canonique de la paroisse.
- 1938: Destruction par le feu du deuxième presbytère et début de la construction du troisième presbytère.
- 1946: Arrivée des soeurs du Bon-Conseil.
- 1947: Début du programme d'électrification de Saint-André.
- 1948: Bénédiction du couvent Notre-Dame-de-Fatima.
- 1949: L'électricité dessert tout le village et la paroisse.
- 1950: Construction de la troisième église.
- 1952: Bénédiction de l'église par Mgr Melançon.
- 1953: Fusion religieuse des lots 25 à 35 des rangs II et III du canton Dequen.
- 1954: Création de la «Municipalité du Village de Saint-André».
- 1956: Municipalisation du réseau d'aqueduc.
- 1962: Inauguration du pont de Saint-André.
- 1969: Fusion des municipalités du village et de la paroisse.
- 1977: Fermeture de la scierie de Saint-André.

territoire reconnu des Algonquins), un cours d'eau qui leur permettait d'aboutir finalement sur le Saint-Maurice et le fleuve Saint-Laurent. Dans ses recherches interminables qui l'ont porté à étudier notamment le secteur sud du Lac-Saint-Jean, l'archéologue amateur J.-H. Fortin se risqua même à évoquer une présence

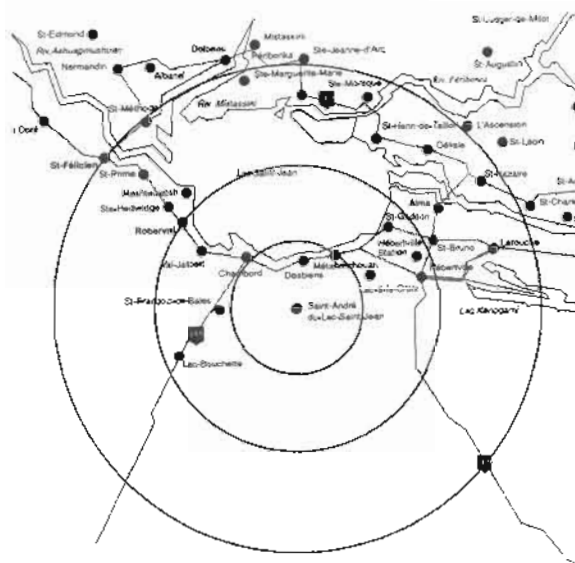
amérindienne permanente dans les environs du lac à la Carpe, une présence qui serait surtout devenue évidente après l'ouverture du Saguenay à la colonisation et le déménagement de la bande de Chicoutimi qu'elle provoqua.<sup>5</sup>

Dans les années qui suivirent la fondation du poste de traite de Métabetchouan, en 1676, les Jésuites pratiquèrent un chemin pour relier directement leur mission à la colonie de Québec. Les pères, qui avaient créé à l'époque une véritable ferme modèle à proximité du poste de traite, croyaient que cette façon de faire était plus profitable pour bien des raisons: d'abord, ils pouvaient ainsi se soustraire au contrôle des propriétaires du monopole de la Traite de Tadoussac, et dans le contexte de l'époque, cet avantage était loin d'être négligeable; ensuite, ils pouvaient voyager en tout temps de l'année et transporter sans trop de difficulté tous les animaux et tout l'équipement dont ils avaient besoin pour leur exploitation agricole. Connue historiquement sous le nom de «chemin des Jésuites» cette voie de pénétration, la plus ancienne voie de communication établie entre Québec et le Lac-Saint-Jean, constituait donc à bien des égards un atout important.<sup>6</sup>

Des recherches historiques minutieuses entreprises par T.-E. Giroux ont permis de localiser avec assez de précision ce tracé que l'on trouve d'ailleurs partiellement indiqué sur la carte dessinée par le père Pierre Laure, en 1732. Débutant de toute évidence au poste de Métabetchouan, à l'est de la rivière, les premiers kilomètres du chemin des Jésuites suivaient un parcours sinueux jusqu'au «Grand-Portage». Les voyageurs rejoignaient ensuite la section navigable de la rivière, la suivaient jusqu'au lac aux Roggons et bifurquaient par les lacs Paul, Petit lac Jacques-Cartier et Cook. De là, ils poursuivaient leur route jusqu'au lac Saint-Charles et descendaient à Québec en empruntant le «chemin des Hurons». En réalité, les missionnaires n'avaient rien inventé et ne faisaient qu'exploiter les deux pistes découvertes et utilisées depuis des siècles par les Hurons et les Montagnais: la première de

ces pistes (de Québec à Stoneham, environ 40 kilomètres) n'était que les approches du chemin des Jésuites; la seconde (de Stoneham au Lac-Saint-Jean) était le chemin des Jésuites proprement dit.<sup>7</sup>

Ce chemin, qui n'avait évidemment rien d'un chemin, était loin d'être facile. Bien sûr, une faible partie, de ce que Giroux qualifie de «sente», était en terrain sec. Le reste par contre, la grande partie du trajet, était assujéti aux lois naturelles du milieu et se redessina constamment: bourbiers cauchemardesques, racines inclinées et arbres déracinés, chicots sournois, apparition soudaine de lacs inconnus au beau milieu du sentier, débordement de ruisseaux... bref, tous ces incon vénients, parfois mineurs, parfois majeurs, nous permettent d'imaginer que le chemin des Jésuites était surtout utilisé au cours de l'hiver. Après la fermeture du poste de Métabetchouan, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, il tombera peu à peu dans l'oubli. Lorsque le père Laure



Localisation de la municipalité de Saint-André.  
Courtoisie James Derap, Chicoutimi.

tentera d'en marquer le parcours, sur sa carte de 1732, une partie du tracé a déjà été oublié.

### Les premiers arrivants

L'ouverture des terres et le début de la colonisation agricole dans les environs de Saint-André coïncident avec l'arrivée du chemin de fer au Lac-Saint-Jean, en 1888. La région, encore relativement vierge, se révèle aux yeux de bien des Québécois comme la panacée au problème de l'immigration et à celui de l'abandon des terres. Détenant, par surcroît, l'ultime qualité de posséder un réservoir forestier jugé «inépuisable» pour l'époque, c'est maintenant par dizaines, par centaines, voire même par dizaine de milliers qu'ils débarquent à la gare de Chambord avant de se diriger vers les territoires de l'arrière-pays; à titre d'exemple, dans la seule année 1889, le chemin de fer transportera 79 000 voyageurs, 104 000 tonnes de fret, 27 000 cordes de bois de chauffage, 25 000 pieds de bois de commerce et 24 000 tonnes de marchandises diverses.<sup>8</sup>

A la faveur de la construction du tronçon devant relier Chambord à Roberval, les arrivants récupèrent d'abord les terres encore disponibles autour des cantons de Charlevoix, Ashuapmushuan, Demeules et Dufferin. Alors qu'un groupe de colons se prépare à fonder les paroisses plus éloignées de Sainte-Hedwidge (1887), de Péribonka (1888) et de Notre-Dame de la Doré (1889), un nombre indéterminé de squatters occupent, depuis le début des années quatre-vingt, les quatre premiers kilomètres situés de chaque côté de la rivière Métabetchouane et «*parlent avantageusement du climat*». Tout près de là, le long de la voie ferrée et de la nouvelle voie d'accès, dans le premier rang situé au nord du lac de la Belle-Rivière, Adolphe Gaudreault

et les frères Siméon et Simon Betlamy commencent déjà à profiter d'un certain confort.<sup>9</sup>

Pour les nouveaux arrivants qui ne veulent pas trop s'éloigner et rester à proximité des grandes voies de communication, dans la vallée de la rivière Métabetchouane —à la jonction des cantons Saint-Hilaire, Dequen et Métabetchouan— la terre est suffisamment riche pour permettre l'ouverture d'une nouvelle colonie de peuplement. Selon une évaluation toute récente de Du Tremblay qui a arpenté ce secteur en 1884, la section arrosée par la rivière Métabetchouane est généralement propre à la culture; elle n'a pas encore été visitée par les colons, précise-t-il, mais elle «*sera avant peu un foyer convergent de la colonisation*».<sup>10</sup> L'homme ne croyait pas si bien dire!



Théodule Vandal et son épouse, l'une des familles pionnières de Saint-André.

Photo: Coll. Germain Dechesne, Alma.



La fondation de la paroisse Saint-André fut tellement rapide qu'elle donna prétexte à baptiser la localité du nom de «Saint-André-de-l'Épouvante» et fit naître une véritable légende qui se répandit aux quatre coins du Québec. La tradition orale nous dit en effet qu'un citoyen de Saint-Jérôme, Théodule Vandal, trouva les terres de l'endroit si avantageuses pour l'agriculture que la nouvelle se répandit «à l'épouvante» dans son entourage et déclencha une véritable course pour le choix des lots. Du coup, le nom de «L'Épouvante» fut consacré pour désigner ce petit coin de pays et fut à l'origine d'une des plus savoureuses fresques folkloriques du Saguenay—Lac-Saint-Jean.<sup>11</sup>

Parmi le premier contingent de colons que Théodule Vandal avait attiré au cours de l'année 1887-1888 (une dizaine de familles environ), l'histoire a retenu les noms de son frère Therrien, d'André Néron, de William Dallaire, de Michel Tremblay dit «La Piroche», des frères François, Elzéar et Johnny Tremblay, et de trois Gagné qui appartenaient également à la même famille. Installés à Saint-Jérôme, soit comme cultivateurs, soit comme draveurs pour la Compagnie Price, ils étaient natifs de la région de Charlevoix.<sup>12</sup>

#### La vie religieuse: la mission de «Saint-André-de-l'Épouvante»

L'amorce de la colonisation à cet endroit fut en effet si rapide qu'après seulement quelques mois, l'évêque de Chicoutimi se vit obligé de demander à l'abbé Jean-Baptiste Vallé, curé de Saint-Jérôme de Métabetchouan, d'aller desservir la nouvelle mission de «Saint-André-de-l'Épouvante». Conscient que la majorité de ces nouveaux colons partent de sa paroisse, le curé ne se laissera pas prier

#### Évolution de la population de Saint-André

	Paroisse	Village	Fusion
1888	150		
1889	224		
1890	188		
1891	207		
1896	247		
1898	283		
1899	351		
1901	396		
1902	589		
1903	622		
1905	663		
1906	567		
1911	484		
1921	492		
1931	622		
1941	815		
1951	814		
1956	339	509	848
1961	301	469	770
1966	225	457	682
1971			610
1976			565
1981			585
1986			623

Références: *Recensements paroissiaux* conservés aux Archives de l'Évêché de Chicoutimi (pour les années 1888 à 1901) et *Recensements du Canada* (pour les années 1911 à 1986).

bien longtemps. Le 19 janvier 1889, après une brève visite des lieux, il note que la localité compte déjà 177 âmes et que plusieurs familles entretiennent le projet de venir s'y établir au printemps. Trouvant important que la communauté se dote le plus tôt possible d'un temple, l'abbé Vallé se met à la tâche et

entreprenant la construction d'une petite chapelle. Débutée à l'automne 1888, elle est bénite à la fin du mois de janvier 1889, alors que la plupart des pères de familles sont partis pour les chantiers: construite en bois tout près de l'église actuelle, elle comprend un toit français, mesure 30 pieds sur 25 et compte 24 bancs.<sup>13</sup>

Dans une lettre qu'il écrivit à son évêque pour lui faire part du climat qui régnait à Saint-André, le curé Vallé se dit profondément ébranlé par la grande ferveur de la population: *«Avec quelle avidité ils écoutaient la parole de Dieu serait chose difficile à décrire, mentionnait-il. Tenez Monseigneur, j'aime mes paroissiens, et ces braves gens étant presque tous mes anciens paroissiens, je crois que j'ai encore un plus grand faible pour eux; ils sont si pauvres et si courageux!!!»* A son tour fortement impressionné par les commentaires élogieux du pasteur à l'égard de ses fidèles, Mgr Bégin ne put faire autrement que de lui demander d'aller y célébrer la messe au moins à toutes les cinq semaines afin que cette ferveur populaire ne puisse se pâlir.<sup>14</sup>

Le curé Vallé avait vu juste. En 1890, alors que la mission n'a même pas encore deux années d'existence, la population se chiffre maintenant à 224 habitants. Tous sont catholiques, d'origine canadienne-française et proviennent essentiellement des paroissières de Saint-Jérôme et d'Hébertville. Malgré sa très grande pauvreté, la fabrique possède ses propres vases sacrés, des vêtements sacerdotaux tout neufs et une terre de 15 arpents divisée en deux parties. Même si les habitants les plus éloignés vivent à environ 10 kilomètres de la chapelle, les enfants peuvent profiter dès 1891 des cours qui sont donnés par Mlle Mélanie Larouche.<sup>15</sup>

Le premier juillet 1893, le bureau de poste «Saint-Hilaire» entre déjà en fonction.<sup>16</sup> La mission a progressé à un rythme si rapide qu'il faut maintenant songer à améliorer les équipements communautaires; la chapelle, maintenant trop petite, doit être absolument reconstruite. Saint-André... de l'Épouvante n'a jamais si bien porté son nom! Profitant du sacre récent de Mgr Labrecque, une délégation, composée des deux syndics de Saint-André et du curé de Saint-Jérôme, effectue une visite auprès de l'évêque de Chicoutimi dans le but avoué d'obtenir la permission de procéder à la construction d'une nouvelle église; le bois est prêt, plaident-ils fièrement, le contrat des châssis est déjà octroyé à un ouvrier et, avantage non négligeable, un maçon de Saint-Jérôme offre même de faire les fondations gratuitement. Tout ce qui manque, précise le vicaire, c'est un peu d'argent pour défrayer le coût de «la levée de la bâtisse et des matériaux conjoints», tels les clous, les vitres, les portes, les ferrures et la chaux (environ 500\$).<sup>17</sup>

La requête du curé ne pouvait pas arriver en un temps plus défavorable. Les citoyens qui ont été approchés pour l'emprunt se disent en effet très inquiets de l'arrivée des Trappistes dans les environs de la rivière Mistassini et craignent un exode massif des colons de Saint-André vers ce nouvel eldorado. Pour répondre positivement à la requête de leur pasteur et des syndics, ils exigent de l'Évêché une garantie formelle de leurs prêts et des intérêts.<sup>18</sup> Mgr Labrecque devra néanmoins décliner la demande de l'abbé Vallé et préférera attendre que les événements se soient replacés avant de donner le feu vert au projet.

### Le club de chasse et pêche Amabelish

Depuis le commencement de la colonisation agricole et la marche du peuplement blanc, les Amérindiens n'avaient pas totalement disparu du secteur. Ces rares survivants d'une époque maintenant révolue, poursuivaient toujours leurs activités cynégétiques et leurs pratiques ancestrales dans le bassin de la Métabetchouane, mais tout cela n'avait évidemment plus de commune mesure avec ce qui s'était produit au cours des siècles précédents. Avec la dislocation de la réserve de Métabetchouan au profit de la réserve de Pointe-Bleue en 1856, la plupart des Indiens avaient quitté le secteur pour s'isoler des colons et pour profiter de l'aile protectrice des Oblats. A la fin du XIXe siècle, on peut dire que le processus d'acculturation est pratiquement complété. Ceux qui ne sont pas engagés dans l'agriculture servent maintenant de guides de chasse et de pêche aux riches visiteurs attirés ici à grand renfort de publicité par la Compagnie de chemin de fer.<sup>19</sup>

A la faveur de la nouvelle politique provinciale créant les clubs de chasse et de pêche au Québec et profitant du départ des Amérindiens, dans le courant de la décennie 1880 le gouvernement concède le territoire de la rivière Métabetchouane à trois clubs privés. Le premier d'entre eux, le «Club de Chasse et de Pêche de Métabetchouan», a été fondé le 3 septembre 1888 par un groupe de millionnaires de la Nouvelle-Angleterre; ils possèdent, tout près de la station de chemin de fer de Kiskisink, un pavillon principal qui leur facilite l'exploitation de la rivière Bostonnais. D'autre part, le second club, le «Philadelphia Fishing and Game Club», est présidé par le directeur de la compagnie de chemin de fer «Pennsylvania Railroad»; le territoire qu'il exploite est situé à environ

trente kilomètres de l'embouchure de la rivière Métabetchouane. Enfin, le dernier des trois clubs, le «Amabelish Fish and Game Club», est beaucoup mieux connu de la population de Saint-André; fondé en 1889 et dirigé à l'époque par E.S. Brewer et un groupe d'hommes d'affaires de Springfield au Massachussets, les usagers doivent transiter par la gare de Chambord.<sup>20</sup>

Ces organisations récréatives purement étrangères vont prendre très rapidement l'habitude de s'arroger un immense territoire, d'en exclure la population immédiate et d'utiliser les ressources humaines du milieu uniquement pour la maintenance, le transport et l'entretien de leur capital. Même s'il profite d'une main-d'oeuvre abondante et à bon marché et même s'il contribue à entretenir un certain folklore au chapitre de l'industrie touristique régionale, le club Amabelish aura

#### Liste des maîtres de poste du bureau de «Saint-Hilaire» 1893-1992

M. François Tremblay	1893-1935
Mlle Cédulie Tremblay	1935-1942
Mme Ida Desgagné	1942-1966
Mlle Juliette Tremblay	1966-1984
Mme Thérèse Tremblay	1984-

Référence: ANQC, fonds SHS, dossier 230, pièce 6, paragraphe 3.

une influence marginale sur le développement de la localité de Saint-André. A l'époque, les «sportmen» qui descendent à Van Bruyssel par exemple, doivent d'abord porter jusqu'au lac Métabetchouan. De ce pied-à-terre, ils embarquent ensuite dans des canots d'écorce pour descendre la rivière sur une vingtaine de kilomètres environ et doivent affronter, chemin faisant, le fameux «Rapide Gingras». Pour ceux qui débarquent à

Chambord par contre, le trajet est beaucoup moins risqué et peut s'effectuer facilement avec une voiture et un cheval.<sup>21</sup> Dans cette entreprise, les autochtones sont évidemment mis à contribution; connaissant parfaitement bien le territoire et la façon de survivre en forêt, ils sont engagés comme guides de chasse, localisent les meilleurs endroits de pêche et de chasse, et aident à construire les camps et les relais.

### De l'électricité, où ça?

Les Américains m'appelaient [M. Ferdinand Godin] avant de partir et j'allais les rencontrer à Métabetchouan en automobile et on revenait jusque chez-moi à Saint-André. Ensuite, j'engageais des chevaux avec des voitures, et des «wagins». Il y avait 2 chevaux par voiture que les Américains décoraient avec des fleurs; ils faisaient comme une procession jusqu'à Saint-Louis [Chambord]. Un gros chariot avait le bagage et s'en allait en avant, tout décoré. C'était un plaisir pour eux de tout décorer. Le trajet avait six milles. Ils marchaient deux milles en canot et portaient encore dix minutes et ils arrivaient sur le grand lac qui avait encore deux milles en canot. C'était le seul chemin qu'il y avait dans ce temps-là.

Il y avait des Américains qui étaient très conservateurs. Quant ils prenaient une truite qui n'était pas blessée, il fallait se mouiller les mains comme il faut et faire attention pour ne pas la blesser en lui enlevant l'hameçon et la remettre à l'eau. Le poisson qui était blessé allait pour la cuisine, mais souvent il n'y en avait pas assez pour nourrir tout le monde qu'il y avait, alors je demandais aux guides d'en blesser quelques-unes sans faire voir, mais les Américains s'en apercevaient et j'avais de très gros reproches.

Il y avait parmi les touristes une jeune américaine qui est la fille [du propriétaire] du club de hockey North Star du Minnesota. Ils partaient de New-York en avion jusqu'à Roberval et de Roberval jusqu'au club. Après plusieurs visites au club, dans sa classe d'école son professeur lui demande: «Quel pays a le plus d'électricité?» Personne ne répondait. Alors le professeur leur dit que c'était le Canada, mais la petite Américaine lui répondit: «Non mademoiselle, je n'en ai pas vu. Ça fait trois fois que je vais au Canada et les poêles ils les chauffent avec du bois.» Elle n'avait jamais vu d'électricité au Canada parce qu'elle voyageait toujours en avion...

Référence: Témoignage de M. Ferdinand Godin, 1990.

## PARTIE II

## L'organisation de la vie communautaire: 1898-1950

### Essai d'industrialisation: création de la Compagnie de Pulpe de Métabetchouan

L'expérience agricole encore toute récente des colons et les rapports que ces derniers entretenaient avec les riches visiteurs qui venaient périodiquement s'adonner à la chasse et à la pêche, étaient loin d'assurer la prospérité des lieux. En fait, au tournant du siècle, la population de Saint-André pratique essentiellement une économie de subsistance. A ce moment précis, l'industrie forestière, en pleine mutation, profite surtout aux habitants des paroisses localisées le long de la voie ferrée.

En 1899, la localité, qui compte environ 350 personnes sur son territoire, se prépare à profiter de l'essor fulgurant que connaît l'industrie de la pulpe au Québec. Dotée d'un potentiel hydraulique intéressant grâce à la rivière Métabetchouane qui coule nerveusement à ses pieds, entourée d'un riche réservoir forestier et, élément non négligeable, située à environ quinze kilomètres seulement de la voie ferrée, elle dispose donc d'atouts importants. À cette époque, la presse connaît effectivement une expansion sans précédent un peu partout en Amérique du Nord, et particulièrement aux États-Unis. Devant l'appauvrissement des forêts américaines, c'est principalement le Québec qui tentera de

répondre aux besoins du marché international; à titre indicatif, mentionnons seulement que de 1890 à 1910, la production de pâte et papier passera de 0 à près de 100 000 tonnes par an au Saguenay—Lac-Saint-Jean.<sup>22</sup>

Dans les mois qui vont suivre l'entrée en service de la pulperie de Chicoutimi (1898), plusieurs projets de construction de pulperies vont ainsi être mis de l'avant. Alors que la puissante société anglophone «British American Pulp and Paper Co.» s'interroge encore sur l'éventualité de construire une énorme usine à la Grande Décharge ou à la «Chûte du Portage à l'Ours» (sur la rivière Ashuapmushuan),<sup>23</sup> des groupements plus modestes de capitalistes francophones ne perdent pas de temps et entreprennent d'exploiter à leur propre compte des pulperies le long des rivières aux Sables, Péribonca, Ouatouchouane et Métabetchouane.<sup>24</sup>

Fermement décidée à mettre en branle son projet le plus tôt possible, l'association intéressée à s'implanter à Saint-André dépose un premier avis d'intention auprès du gouvernement du Québec le 27 décembre 1900. Le groupe, qui compte alors environ 75 actionnaires de souche québécoise, recrute ses membres à travers le district de la Vieille Capitale, les comtés de L'Islet et Kamouraska, et la sous-région du Lac-Saint-Jean: nous



Une vue des fondations de la pulperie et du village.  
Photo: coll. ANQC, fonds SIIS, no 9 575.

retrouvons en tête de liste Charles-A. Paquet (marchand), François-Xavier Drolet (mécanicien) et Joseph Samson (quincaillier), tous trois de Québec, Basile Néron, marchand de Saint-Jérôme du Lac-Saint-Jean, et C.-David Ouellet, huissier à Hébertville.<sup>25</sup>

La Compagnie de Pulpe de Métabetchouan recevra ses lettres patentes le 22 mai 1901 et disposera dès le départ d'un capital action de 150 000\$; avec la Compagnie de Pulpe Ouatouchouan qui détient un capital action identique au moment de son incorporation, elle est la plus importante société du genre au Lac-Saint-Jean. Parmi ses objectifs premiers, la Compagnie compte donc manufacturer de la pulpe mécanique et chimique, du papier, du bois de sciage et de l'électricité. La direction de l'entreprise reste entièrement aux mains des Québécois: A.-E. Vallerand, un citoyen de Québec, occupe le poste de président, C.-A. Paquet occupe celui de gérant, Basile Néron celui d'assistant-gérant et S. Talbot celui de secrétaire. Enfin, sur le plan technique, les travaux de construction de l'écluse et de l'ensemble du projet sont confiés à un

dénommé Dupont, un individu jouissant d'une très grande renommée à ce chapitre.<sup>26</sup>

Les travaux préparatoires de la chaussée avaient été entrepris le 6 février, avant même l'octroi de la charte. Au début de septembre 1901, toute l'infrastructure devant asseoir l'usine est pratiquement complétée: en plus d'un solide chemin d'accès construit en pierre, en bois et en béton, on retrouve aussi les deux quais de protection latérale, dont l'un mesure 140 mètres de

longueur totale et pénètre presque au milieu de la rivière. Ne perdant pas de temps, la Compagnie fait construire, de surcroît, un tronçon de chemin de fer de 18 kilomètres, afin de relier le réseau à la hauteur du Lac-Bouchette. En tout et partout, les chantiers de construction engagent à ce moment précis 235 hommes: de ce nombre, 150 travaillent à la construction du chemin de fer et 85 autour de la chute.<sup>27</sup>

Dépassé par les événements, le village de Saint-André connaît alors un boum sans précédent et subit des transformations majeures. Parmi les autres travaux jugés importants, mentionnons entre autres le rehaussement du pont couvert construit au-dessus de la chute par le gouvernement, le déplacement du chemin public qui longeait la rivière, la construction de divers bâtiments (habitations pour les employés, magasin, forge et écuries) et d'une scierie toute équipée. Bref, pour satisfaire aux besoins de l'industrie, un nouveau village est en voie d'être installé sur le plateau voisin, où la production sera convoyée au moyen de chariots-élévateurs protégés par un chemin couvert.<sup>28</sup>

Une fois terminée, l'usine que l'on se prépare à construire, mesurera 81 mètres sur 36 mètres, comprendra 7 turbines (dont 5 pour les meules, 1 pour la génératrice et 1 pour les machines accessoires), 10 meules et plusieurs compartiments affectés au débitage en longueur, à l'écorçage, au broyage, aux métiers, au finissage, à l'emballage, à l'atelier de réparation et à l'usine électrique.<sup>29</sup> Pour conclure sur l'aspect technique, disons seulement que le complexe industriel — qui compte en plus un entrepôt de soufre situé à quelques kilomètres de là — a été conçu en fonction d'une production de 15 000 tonnes de pulpe par an,<sup>30</sup> ce qui la placera le cas échéant (avec l'usine de Val-Jalbert) immédiatement après l'usine de Chicoutimi qui occupe à ce moment précis le premier rang au Saguenay—Lac-Saint-Jean, avec ses 70 000 tonnes de pulpe par an.<sup>31</sup>

#### Les limites territoriales de la municipalité en 1901

Le dit territoire formant la nouvelle paroisse de St-André est borné comme suit, savoir:

1er. Au nord, par la ligne qui sépare le 2e du 3e rang, canton Métabetchouan, partie située à l'est de la rivière du même nom, et la ligne qui sépare le 3e du 4e rang du même canton Métabetchouan, partie située à l'ouest de la dite rivière;

2e. A l'est, par la ligne qui sépare le 1er du 2e lot dans les rangs 3e, 4e, 5e et 6e du canton Métabetchouan, et la ligne qui sépare le 42e du 43e lot des rangs 1er, 2e, 3e et 4e du canton St-Hilaire.

Référence: Archives de l'Évêché de Chicoutimi, Registre, Série B: Actes, vol. I, pp. 519-520.

#### Le feu du 28 septembre 1901 et la fin du rêve industriel

En attirant plusieurs dizaines de travailleurs, les projets d'implantation de la pulperie et les travaux d'aménagement avaient accentué la marche du peuplement dans cette partie du Lac-Saint-Jean. En seulement deux années, de septembre 1900 à septembre 1902, la population était passée de 351 à 589 habitants, une augmentation de près de 70%.<sup>32</sup> Forts de cette prospérité subite et de l'augmentation substantielle de la population, les citoyens, qui sont toujours rattachés civilement à la municipalité de Saint-Jérôme, entreprennent aussitôt des démarches auprès du gouvernement du Québec afin d'obtenir leur autonomie politique. Acquiesçant à la requête du conseil municipal de la Seconde division du comté du Lac-Saint-Jean, le premier août 1901 le Lieutenant-Gouverneur en conseil érige la nouvelle «Municipalité de Saint-André». <sup>33</sup> Les limites territoriales de la juridiction civile respecteront celles de la paroisse.

Dans les jours qui suivent l'érection municipale, la population se nomme des conseillers qui choisissent à leur tour M. Georges Ouellet comme premier maire: les sièges des six conseillers sont alors occupés par MM. François Tremblay, Louis Desbiens, Alfred Harvey, Pierre Larouche, Ernest Villeneuve et Joseph Dallaire. Lors de la première session générale du conseil municipal, tenue à la demeure de François Tremblay le 3 septembre suivant, les élus entreprennent leur mandat en procédant ipso facto à la nomination d'un secrétaire-trésorier (M. Alfred Ouellet), de sept inspecteurs de voirie (MM. Georges Tremblay, Épiphanie Simard, Johnny Tremblay, Louis Villeneuve, Alfred Boily, Grégoire Dallaire et Marc Dufour), de trois

inspecteurs agraires (MM. Stanislas Tremblay, Denis Boivin et Ernest Harvey) et d'un estimateur (M. Stanislas Tremblay).<sup>34</sup>

A la sortie de la réunion, les mandataires officiels sont bien loin de s'imaginer que la localité va entrer très prochainement dans la pire crise de toute son histoire. En effet, le 28 septembre 1901, une violente explosion suivie d'un incendie désastreux, soufflent littéralement l'entrepôt de soufre de la Compagnie de Pulpe de Métabetchouan qui est situé entre le village et le lieu dit «Lamartine», de l'autre côté de la rivière.<sup>35</sup>

A la faveur d'un fort vent du nord-ouest, le feu se communique à la forêt environnante, semant ruine et désolation partout sur son passage. En moins de quelques heures, une partie du village, la réserve forestière et la totalité des installations de la Compagnie de Pulpe s'envolent en fumée: un premier inventaire des pertes parle de vingt-cinq maisons, d'un nombre plus important de bâtiments de fermes, des magasins de la compagnie et du presbytère qui ont été complètement consumés par les flammes. Seules quelques rares maisons et l'église ont pu, comme par miracle, échapper à la fureur du feu. On déplore même la perte d'une vie; celle de M. Salomon Lepagne, un employé de la Compagnie de Pulpe, qui a péri pour avoir tenté témérairement de sauver le mobilier dans la maison de son beau-frère. L'élément destructeur fera également des ravages dans les paroisses de Lac-Bouchette, Chambord, Hébertville et Saint-Bruno qui venait tout juste d'essuyer un incendie désastreux. A Saint-André, c'est la consternation! Les promoteurs de la pulperie ne s'en remettent jamais!<sup>36</sup>

Construction de l'écluse devant alimenter la Pulperie.  
Photo: Coll. ANQC, fonds SHS, no 10 629.

## Reprise de l'économie locale

Après l'incendie, les actionnaires de la Compagnie de Pulpe, durement ébranlés par les derniers événements, vont tenter malgré tout de se renflouer et de maintenir leur projet en vie jusqu'à la dernière limite. Toute action en ce sens sera par contre vouée à l'échec et, même si le 26 mars 1902 la législature provinciale sanctionne la Loi constituant la Compagnie de Pulpe de Métabetchouan,<sup>37</sup> cette dernière ne pourra pas éviter la liquidation. Victime d'une administration trop éloignée — car son siège social était situé à Québec — l'entreprise deviendra rapidement un gouffre financier en raison des pertes encourues par l'incendie. Le 14 mars 1907, pour éviter la liquidation forcée, les actionnaires acceptent de céder leurs actifs à un syndicat financier qui prendra le nom de «Compagnie de Métabetchouan».<sup>38</sup>

De son côté, la municipalité de Saint-André, forcée par les événements, sera bien obligée d'entrevoir l'avenir avec courage et devra se réorienter sur le plan économique. Pendant quelques années cependant, les gens vont malgré tout conserver une certaine lueur d'espoir; encouragés par les tentatives de





redressement de la Compagnie de Pulpe, de 1901 à 1905 on enregistre même une poussée démographique de l'ordre de 67%. Face à une prospérité économique de moins en moins accessible et devant l'évidence de l'abandon pur et simple du projet de la pulperie, en 1906 les travailleurs affectés à la construction de l'usine et du chemin de fer vont commencer par contre à désertir graduellement la paroisse; de 1905 à 1914, le nombre d'habitants passera ainsi de 663 à 416 et la paroisse retournera en quelque sorte à la case départ.<sup>39</sup>

La reprise économique sera donc lente et difficile. Au début des années dix, grâce à la restructuration de la pulperie de Val-Jalbert, l'industrie forestière jeannoise entre dans une nouvelle phase de prospérité qui sera particulièrement marquée par la réouverture des chantiers forestiers le long de la rivière Métabetchouane.<sup>40</sup>

En 1923, la paroisse s'est tout de même redressée passablement et compte maintenant 562 habitants. Au niveau économique, rien n'est évidemment comparable avec la prospérité du début du siècle mais, malgré tout, on peut presque parler de reprise. Comme c'est souvent le cas en période de crise, la population s'est réfugiée dans l'agriculture et s'est engagée dans une sorte de «retour à la terre»: sur un total de 93 familles, 53 vivent essentiellement de l'agriculture et produisent du blé (15 000 boisseaux), de l'avoine (12 000 boisseaux), de l'orge (2 100 boisseaux), des pois, du sarrasin, du foin (75 000 bottes) et des pommes de terre (5 000 boisseaux), et exportent même une partie de leur production dans les chantiers forestiers; le reste des familles, soit une quarantaine environ, est principalement constitué de travailleurs saisonniers, d'ouvriers et de petits entrepreneurs. Sur le plan commercial et

industriel, le village compte à ce moment un magasin, une épicerie, une scierie qui engage une dizaine d'hommes (celle de MM. Léon et Thomas Michaud) et trois beurreries-fromageries qui enregistrent annuellement un chiffre d'affaires d'environ 3 500\$ chacune; ces dernières appartiennent à MM. Jos.-Charles Fortin, Adélarde Dallaire et Thomas-Louis Desbiens et fonctionnent uniquement l'été. C'est M. Idelbert Potvin qui opérera la dernière fromagerie de l'histoire du village.<sup>41</sup>

### L'entrée dans le modernisme

La vente des actifs de la Compagnie de Pulpe de Métabetchouan et l'abandon du projet de construction de la pulperie qui s'ensuivit, avaient eu également une influence directe sur la façon d'administrer les deniers publics. Sans doute soucieux d'alléger le fardeau fiscal de la population tout en tentant d'augmenter l'efficacité de son propre corps public, en 1910, le conseil avait décidé de diviser le territoire de la municipalité en trois «arrondissements champêtres» et de les confier à leurs inspecteurs agraires: le premier de ces arrondissements, confié à Ernest Harvey, comprenait les 1er, 2e et 3e rangs du canton Dequen ainsi que les 1er, 2e, 3e et 4e rangs du canton Saint-Hilaire; le deuxième, confié à Joseph Lavoie, touchait les 4e, 5e, 6e et 7e rangs du canton Métabetchouan, côté ouest de la rivière; le troisième et dernier arrondissement, confié à Élie Desbiens, était formé des 3e, 4e, 5e et 6e rangs du canton Métabetchouan, côté ouest de la rivière.<sup>42</sup>

Sur le plan de l'hygiène et de la santé publique, en raison de son éloignement et de la faible densité de la population, les citoyens de Saint-André durent attendre de nombreuses années avant de pouvoir profiter des bienfaits

### Le commerce à Saint-André: mémoires d'anciens

Il y avait deux petits magasins. Celui de M. Antoine Michaud, situé sur le terrain de M. Céleste Potvin. M. Michaud vendait des petites bagatelles. Mais lorsqu'il partait chercher le courrier à Saint-Jérôme, il ramenait les commissions demandées par les gens du village. Le magasin de M. Alfred Boily, installé dans la maison de M. Robert Vandal, contenait un peu plus de marchandises et un petit restaurant. M. Boily vendait des pipes de plâtre, du tabac, des cahiers, des crayons et d'autres menus articles.

Outre les petits magasins, il y avait la forge de M. Philippe Tremblay (frère de M. François Tremblay) qui était située sur le terrain de l'épicerie de M. L.-J. Boudreault, le moulin à moudre le grain et le moulin à corde situés au bout du premier pont de la rivière Prudent. M. Pascal Gagné et sa famille travaillaient aux deux moulins. La fromagerie était située au ruisseau de la Fromagerie et le premier fromager était M. Johnny Tremblay.

Il y a eu aussi deux cordonniers: M. Louis-Georges Dallaire qui était installé dans la vieille maison de M. Jacques Lapointe, et M. Louis-Georges Tremblay qui était installé dans la maison de M. Réjean Tremblay. Mais les cordonniers ne faisaient pas des affaires d'or à Saint-André.

Référence: Témoignage de M et Mme Jos. Boivin, Abitibi.

du modernisme. En dépit de la nomination, en 1911, d'un conseil d'hygiène qui n'avait rien de bien efficace, dans les cas les plus graves, la population devait toujours faire appel aux médecins de Saint-Jérôme, de Desbiens et de Chambord. Pour les accouchements, les femmes furent traitées pendant de nombreuses années par des sages-femmes de la paroisse; des «mémères» comme on les appelait alors dans le temps.<sup>43</sup> En avril 1940, le conseil municipal demandait au ministère de la Santé de lui accorder l'assistance permanente<sup>44</sup> d'une infirmière mais cette requête resta lettre morte car le gouvernement préférait opérer directement avec son réseau mobile d'infirmières qui était rattaché à l'époque à l'Unité sanitaire de la province.

Toujours au chapitre de la santé publique et de l'amélioration de la qualité de vie, l'organisation d'un réseau d'aqueduc efficace constitue, à n'en pas douter, un excellent

indice qui nous permet de saisir les grandes étapes de la modernisation des localités sagamiennes. C'est à Roberval (en 1892) et à Chicoutimi (en 1894) que furent implantés les premiers réseaux d'aqueduc de la région; construits avec des troncs d'arbres creusés à la main et emboutés l'un dans l'autre, leur durée de vie et leur efficacité étaient loin d'être satisfaisantes mais ils permettaient au moins d'attendre l'avènement du tuyau de ciment qui arrivera au Saguenay au tournant du siècle.

C'est suite au décès par noyade d'un jeune homme âgé à peine de 24 ans que la population de Saint-André prendra véritablement conscience de l'importance d'améliorer son service d'eau. Le 20 octobre 1920, le jeune homme en question attelle son cheval tout «neuf», descend au village en voiture, traverse le pont couvert et se rend puiser de l'eau à la tête de la chute. Par un malheureux concours de circonstances, l'individu perd pied et se

noie dans les eaux tumultueuses de la rivière Métabetchouane. Remués par cette tragédie, le lendemain matin du drame, des citoyens qui oeuvraient déjà à la construction du système d'aqueduc, s'empressent d'effectuer les derniers travaux et procèdent enfin à son inauguration.<sup>45</sup>

A ce moment, il faut dire que le modeste système d'aqueduc que l'on s'apprête à inaugurer appartient à un groupe d'actionnaires du village et est constitué d'un immense réservoir de bois qui repose sur des pilotis; située sur un site dominant, cette structure est alimentée par un système biénergique (soit une éolienne et un moteur à gazoline) qui redistribue l'eau en tirant profit de la gravité.

Malgré son ingéniosité, ce premier service d'aqueduc perd cependant toute son efficacité l'hiver, car le gel du réservoir interrompt la distribution normale de l'eau, ce qui oblige les gens à redescendre à la rivière pour s'approvisionner. Dans l'idée de régler cet épineux problème, les propriétaires décident de

déménager leurs installations tout près de la rivière et changent les systèmes à vent et à gazoline par un «béliet hydraulique»; ce nouveau mécanisme permettra de pomper l'eau emmagasinée dans un bassin creusé dans le roc solide et de la redistribuer aux maisons situées sur les deux côtés du village.

Le progrès ne s'arrêtera pas là! Un peu plus tard, afin de bénéficier des sources d'eau naturelles qui coulent le long de la montagne, les sociétaires procéderont au creusage d'un bassin naturel localisé sur les hauteurs du village; le «béliet hydraulique» sera alors uniquement utilisé dans les périodes de sécheresse. Enfin, en 1956, dans un souci d'améliorer le service aux citoyens, la localité de Saint-André procède à la municipalisation d'une portion du réseau et établit une taxe qui permettra de défrayer les coûts d'achat et d'entretien;<sup>46</sup> la seconde portion du réseau d'aqueduc (celle de l'autre côté de la rivière) sera municipalisée en 1968.

Outre la construction et la réfection du premier système d'aqueduc, nous pouvons dire également que l'un des événements majeurs qui vont contribuer à engager la municipalité dans la voie de la modernisation, reste incontestablement l'arrivée de l'électricité. Curieusement, en dépit des ressources hydrauliques importantes qu'elle possède, la localité fera une entrée assez tardive dans l'ère de l'électricité. Même si en 1929 et en 1930, certains édifices publics —tels la sacristie, le presbytère, l'église et l'école du village— sont raccordés au réseau privé détenu par la Compagnie Électrique du Lac-Bouchette, il faudra attendre encore



Le vieux pont couvert de Saint-André.  
Photo: coll. ANQC, fonds SHS, no 10 638.

plusieurs années avant que l'ensemble des citoyens puissent bénéficier de ce service.<sup>47</sup>

Ce n'est en fait qu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, alors que le gouvernement du Québec met sur pied son programme d'électrification des municipalités éloignées, que la population commence à s'intéresser véritablement à la question. Au printemps 1945, suite à la requête des élus municipaux, la Régie des Services Publics de Québec informe le conseil de la municipalité que la Compagnie Électrique du Saguenay a été autorisée à entreprendre la construction d'un circuit électrique devant desservir l'ensemble de la paroisse. Deux ans après l'annonce gouvernementale, la compagnie réalise la première phase de son programme en reliant à son réseau régional, le village et un rang de la paroisse. Deux ans plus tard, dans le mois de décembre 1949, les travaux d'électrification de la municipalité sont terminés alors que les rangs Saint-Hilaire, Saint-Joseph et Saint-Élisée sont à leur tour branchés.<sup>48</sup>

### Fondation de la paroisse

La création de la municipalité de Saint-André, en 1901, correspondait bien sûr à une nouvelle étape dans l'accomplissement de la vie civile de la communauté. Le projet d'implantation de la pulperie, la croissance de la population qui s'ensuivit et les nouveaux besoins que tout cela allait inévitablement provoquer, avaient exigé un réajustement des structures religieuses. A ce chapitre du moins, Saint-André ne faisait pas exception car la plupart des localités du Saguenay—Lac-Saint-Jean durent tôt ou tard affronter ce genre de situation.

Après le refus de l'Évêché de permettre à l'abbé Vallée de procéder à la construction

d'un nouveau temple, en 1895 des citoyens du secteur de «Lamartine», visiblement peu intéressés à faire partie d'une nouvelle paroisse qui coûterait trop cher à leur goût, en profitèrent pour demander à Mgr Labrecque de bien vouloir les rattacher à la paroisse de Chambord pour des fins religieuses.<sup>49</sup> Produisant l'effet contraire à ce qui était alors recherché, cette requête des uns et l'insistance des autres démontraient que le temps était peut-être arrivé et qu'il fallait procéder au plus tôt si l'on voulait éviter la scission et la chicane entre les deux factions de la communauté. Conformément à la coutume, le gouvernement commença donc par dépêcher un arpenteur-géomètre afin qu'il puisse évaluer la situation et établir, le cas échéant, les limites de la future paroisse.<sup>50</sup> Informés par le curé Vallée des démarches gouvernementales qui trahissaient en quelque sorte les projets de l'Évêché, en février 1897 un groupe majoritaire de citoyens se réunirent à nouveau, fixèrent ensemble les grandes lignes d'une requête demandant formellement la création officielle de la paroisse et annoncèrent sans détour leur intention de procéder prochainement à la construction d'un presbytère.<sup>51</sup>

Sensible à une telle détermination et rapport d'arpentage favorable en main, le premier septembre 1898 Mgr Labrecque fonde la paroisse de Saint-André et fixe les limites territoriales.<sup>52</sup> Dans sa réponse, l'évêque de Chicoutimi avoue que le temps est enfin venu de donner un prêtre résidant à cette mission: *«Aujourd'hui —leur dit-il—, grâce à Dieu, nous pouvons vous annoncer officiellement que désormais St-André aura son Pasteur résident chargé de promouvoir vos intérêts spirituels et indirectement de seconder vos généreux efforts pour l'avancement temporel de votre localité»*. Pour s'acquitter de leurs devoirs envers leur pasteur, l'évêque leur

### Missionnaires et curés de Saint-André

#### Ancien missionnaire

—L'abbé Jean-Baptiste Vallée, curé de  
Saint-Jérôme de Métabetchouan: 1888-1898

#### Anciens curés

—L'abbé Maric-Pierre-Abraham Bouchard:  
1898-1903

—L'abbé Thomas Dufour:	1903-1910
—Edmour Côté:	1910-1918
—Armand Desgagné:	1918-1924
—Oscar Fortin:	1924-1925
—Georges-Hilaire Gagnon:	1925-1929
—Joseph Racine:	1929-1939
—Ludger Bolduc:	1939-1949
—Gilbert Grimard:	1949-1954
—Jules Lamy:	1954-1963
—Jean-Jacques Carrier:	1963-1967
—Eugène Turcotte:	1967-1968
—L'abbé Roland Bouchard:	1968 à ce jour

Références: André Côté, *Sources de l'histoire du Saguenay—Lac-Saint-Jean, Inventaire des archives paroissiales*, Archives nationales du Québec, 1978, p. 104.

rappelle alors la promesse qu'ils ont fait de lui construire un logement convenable et il leur signifie qu'il est temps de procéder à l'agrandissement de la chapelle.<sup>53</sup>

C'est l'abbé Marie-Pierre-Abraham Bouchard qui est mandaté pour occuper la charge difficile de premier curé de la paroisse; né à Saint-Étienne de La Malbaie le 12 juin 1867, ce prêtre avait été ordonné dans la cathédrale de Chicoutimi le 13 mai 1894 et

avait occupé les charges de vicaire à Notre-Dame d'Hébertville (1894-1895) et de missionnaire à l'île d'Anticosti (1895-1898). Au moment de son assignation à la cure de Saint-André, l'abbé Bouchard n'est âgé que de 31 ans et son jeune âge lui permet donc d'entreprendre la difficile tâche d'organiser les bases matérielles de la nouvelle paroisse.<sup>54</sup>

Intéressé de toute évidence à remplir leur promesse, le groupe des requérants se réunit au cours de l'hiver, s'entend pour renoncer à l'agrandissement de la chapelle qu'il juge désuète et décide de procéder plutôt à la construction d'une nouvelle église. Les colons de Lamartine, trouvant le projet trop dispendieux à leur goût, contestent encore une fois auprès du curé et tentent, mais sans succès, de casser la décision populaire; devant le refus du pasteur de contourner les vœux de la majorité, ils sont amenés à rentrer dans le rang et à signer une lettre d'acceptation devant éliminer tout quiproquo.<sup>55</sup> Au cours du mois de juin, le curé a terminé les plans de l'église, de la sacristie et du presbytère alors qu'un groupe de bénévoles, «avec un entrain exemplaire», a réussi à rassembler tout le bois nécessaire à la construction des édifices religieux. Voyant arriver l'inévitable, le groupe de Lamartine, toujours opposé à ce projet qu'il trouve trop coûteux à leur goût, adresse une dernière requête à Mgr Labrecque et lui demande de les ériger en mission séparée.<sup>56</sup> Pour eux, ce sera peine perdue!

À la fin de septembre 1899, les travaux de construction des édifices religieux sont pratiquement terminés et le curé se prépare à procéder à la construction de l'étable, de la grange et du hangar. L'église de bois mesure 29 pieds de hauteur, 50 pieds de longueur sur 32 de largeur, compte quarante bancs et un poêle, et abrite dans son clocher la vieille cloche de l'église de Saint-Jérôme de

Métabetchouan;<sup>57</sup> le presbytère, lui aussi en bois, mesure 30 pieds sur 25 et ne possède pas encore sa galerie; pour ce qui est de la sacristie, elle est également en bois et mesure 22 pieds sur 20. Mgr Labrecque procédera à la bénédiction solennelle le 23 juin 1900. Devant une foule réunie pour la circonstance, l'abbé François-Xavier Belley, vicaire-général, célébrera la première messe; dans le même

mois, le 23 juin, Mgr Labrecque procédera à la bénédiction d'une statue de Saint-Antoine.<sup>58</sup>

Comme nous l'avons vu précédemment, le feu du 28 septembre 1901 n'épargnera pas le presbytère et ses dépendances. Nullement découragés par les événements, les paroissiens entreprendront la construction de nouveaux bâtiments et d'un presbytère encore plus



La vieille église paroissiale, construite en 1899, et le troisième presbytère de Saint-André, construit en 1938.  
Photo: coll. Mme Luce Gaudreault.

spacieux, qui comptera cette fois-ci 30 pieds sur 30 et deux étages. Les fondations seront en pierre, la toiture n'aura qu'un seul versant recouvert de tôle galvanisée et la cuisine mesurera 18 pieds sur 15. Nous sommes à l'automne 1903 et l'abbé Thomas Dufour, un jeune prêtre originaire de Saint-Jérôme âgé à peine de 31 ans, vient tout juste de prendre charge de la paroisse Saint-André, en remplacement de l'abbé Bouchard qui a été transféré, pour cause de santé, au noviciat des Rédemptoristes à Montréal.

### La vie scolaire

Malgré sa fondation récente, la paroisse de Saint-André n'eut pas à attendre bien longtemps avant de s'organiser sur le plan scolaire. Le premier juillet 1893, à peine deux ans après l'installation de la première école, le département de l'Instruction publique avait effectivement procédé à l'érection de la «municipalité scolaire de Saint-André». Cette façon de procéder, mise de l'avant par la Loi de 1845, permettait aux communautés regroupées sur un vaste territoire de se structurer, de se nommer des syndics d'écoles ou des commissaires et de prélever des taxes. Étant donné que le territoire environnant n'était pas encore délimité et ne faisait partie d'aucune entité administrative civile ou religieuse spécifique, le gouvernement s'était borné à circonscrire un large périmètre autour des terres nouvellement ouvertes à la colonisation: en gros, ce dit territoire comprenait les rangs V et VI du canton Métabetchouan, les rangs I à VII du canton Saint-Hilaire, une partie des rangs VI et VII situés à l'ouest de la rivière Métabetchouane et la partie du canton Dequen située à l'ouest de la même rivière.<sup>59</sup>

Nous ignorons à quoi devait ressembler exactement la première maison d'école de

Saint-André mais nous imaginons fort aisément qu'au début, pendant les premiers mois de fondation du moins, les cours devaient être donnés dans la maison d'un colon. Selon les «*Rapports du Surintendant de l'Instruction Publique*», il semble que l'ouverture de la première école digne de ce nom remonte à l'année 1894-1895. Le 22 janvier 1898, lors d'une session tenue par les commissaires d'école dans la maison de Pierre Larouche, la population décidait qu'il était maintenant temps d'entreprendre la construction d'une véritable école pour répondre aux besoins du premier arrondissement de la municipalité. Les plans, conformes au modèle proposé par le surintendant de l'Instruction publique, faisaient état d'une bâtisse en pièce sur pièce recouverte de planches et mesurant 26 pieds sur 22. Le coût des travaux, évalué à 181\$, pouvait être comblé selon les capacités des citoyens, par des dons en nature, tels du bois, du temps ou de l'argent. En 1899 et en 1900, la localité voyait enfin s'ajouter une deuxième et même une troisième école sur son territoire.<sup>60</sup>

En 1923, alors que la paroisse religieuse fête ses 25 ans de fondation, Saint-André compte une école modèle et 4 élémentaires: l'école du premier arrondissement (rang VI du canton Métabetchouan), comprend une classe modèle et est desservie par Mlle Marie-Rose Desbiens et Mlle Hélène Gaudreault; l'école du deuxième arrondissement (rang IV du canton Métabetchouan), est desservie par Mlle Berthe Tremblay; et l'école du troisième arrondissement (rang II du canton Dequen), par Mlle Jeannette Villeneuve. A ce moment précis, la paroisse compte deux jeunes filles qui étudient chez les Ursulines de Roberval et deux autres à l'École Normale de Chicoutimi.<sup>61</sup> dans ce temps-là, nous dit Mme Pamela Desbiens, il n'y avait pas de directeur; seulement des inspecteurs d'école qui venaient



Ci-dessus, la petite école du rang Saint-Joseph, vers 1941. Photo: coll. M. Louis-Georges Fillion

nous visiter deux fois l'an et c'est le curé qui venait à chaque mois pour distribuer les bulletins aux élèves.<sup>62</sup>

Cette ancienne manière de fonctionner sur le plan scolaire perdurera jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. En 1945, alors que l'on assiste un peu partout à travers le Québec à la naissance des premiers «baby boomers», la paroisse compte près de 850 habitants, un niveau record qui s'étendra sur toute une décennie. Afin d'être en mesure d'éduquer cette nouvelle jeunesse et profitant d'une contribution gouvernementale substantielle, les commissaires d'école décident alors de procéder à la construction d'un nouveau couvent qui sera susceptible de mieux répondre aux besoins académiques d'une clientèle désireuse de s'instruire davantage. Les travaux du couvent Notre-Dame-de-Fatima sont entrepris au cours de l'année 1947 et vont s'étendre jusqu'au printemps de l'année suivante; construit sous la direction

Ci-dessous, la petite école du rang Saint-Thomas, en 1934.

Photo: coll. Mme Maurice Desbiens.



de M. Arthur Doucet (de Desbiens) et selon les plans d'un dénommé Belley (un architecte de Québec), il comptera six classes, un pensionnat, une salle paroissiale pouvant contenir 300 personnes et un logement pour les révérendes sœurs du Bon-Conseil qui en prendront charge dès le 20 novembre 1947. Le couvent sera inauguré officiellement par Mgr Melançon le 21 mai 1948.<sup>63</sup>



## PARTIE III

## La création du village et la fusion municipale: 1950-1992

### L'évolution municipale: séparation du village et fusion

A la fin des années quarante, la paroisse de Saint-André a atteint une certaine maturité et la qualité de vie de la population s'est passablement améliorée. L'électricité est maintenant répandue aux quatre coins de la localité, un groupe de jeunes filles vient de fonder un cercle de J.A.C., les écoliers profitent d'un couvent tout neuf, et le curé de son côté s'apprête à engager des pourparlers avec l'Évêché dans le but d'entreprendre la construction d'une nouvelle église. Sur le plan des transports et des communications, les améliorations ont été là aussi très significatives car les effets douloureux de l'éloignement commencent à se dissiper; en effet, depuis le premier novembre 1947 un service postal plus rapide qui s'effectue par Chambord permet une livraison quotidienne de la malle et la Compagnie d'Autobus de Saint-Joseph-d'Alma entretient une liaison régulière avec le village. Niveau économique, là aussi tout va pour le mieux: les 42 agriculteurs de l'endroit, mieux informés que ne l'étaient leurs parents, se sont regroupés en association et entretiennent des liens productifs avec l'U.C.C. du Saguenay; les 150 bûcherons travaillent dans les

chantiers de la Compagnie Saint-Raymond qui opère une papeterie à Desbiens et une cinquantaine d'autres travaillent pour diverses compagnies; enfin, la Caisse Populaire de l'endroit, fondée en novembre 1941 et dirigée par Mlle Étienne Tremblay, compte 237 sociétaires et détient maintenant un actif de plus de 36 000\$.<sup>64</sup>

Indice révélateur de l'orientation prochaine du débat politique, le ministère de la Colonisation vient d'ouvrir une quarantaine de lots dans le canton Dequen et a entrepris des démarches auprès des autorités municipales pour rattacher toute cette partie colonisable à la paroisse. Comme cela avait été le cas à la fin du XIXe siècle dans l'affaire de la création de la paroisse, la population sera divisée également sur le projet de séparation du village.<sup>65</sup>

Référant à une première demande des «contribuables de la paroisse par le ministère des Affaires municipales à laquelle ils présentent» copie d'un plan et d'une requête concernant l'érection du village, le conseil de Saint-André opposera un refus catégorique au début. Dans cette bataille, les élus municipaux considèrent que la séparation suggérée risque de nuire considérablement à la paroisse et qu'il faut à tout prix repenser le projet. Sans trop se



La municipalité du village de Saint-André-du-Lac-Saint-Jean et la Caisse Populaire locale logent dans le même édifice.

Photo: Russel Bouchard, 1991.

préoccuper des objections d'une faction de la population, le 13 décembre 1954 le gouvernement procède au détachement de la «municipalité du village de Saint-André». <sup>66</sup> Placés devant un fait accompli, les deux groupes de la population n'auront pas le choix et devront trouver un terrain d'entente. Au printemps 1955, la séparation des pouvoirs et le transfert des charges administratives sont à toute fin pratique complétés.

Pendant quinze ans, les deux localités sœurs devront s'accommoder tant bien que mal de la loi gouvernementale mais, devant l'obligation de rationaliser les ressources humaines et administratives et devant l'augmentation des charges des contribuables, la population devra reconsidérer ce divorce. Conformément aux dispositions de la Loi sur les fusions volontaires, en 1969, après deux ans de pourparlers, les autorités des deux municipalités réussissent à s'entendre sur les termes d'un règlement visant à décréter la fusion des deux territoires et des deux administrations pour créer la nouvelle municipalité de «village de Saint-André du Lac-Saint-Jean».

La Loi, passée le 12 novembre 1969, stipule que la première élection générale du maire et des conseillers —dont le mandat est de deux ans— aura lieu le premier dimanche de novembre 1970. Dans l'attente de cette première élection générale le conseil provisoire est dirigé par l'ancien maire du village, M. Paul-Armand Tremblay, et les six conseillers suivants: MM. Fernand Duchesne (siège no 1), Clément Desbiens (siège no 2), Benoit Brassard (siège no 3), Oscar Noël (siège no 4), Claude Gagné (siège no 5) et Roger Gagné (siège no 6). Au moment de la fusion, les deux localités comptent environ 650 habitants regroupés à l'intérieur de 123 familles: soit 408 habitants dans le village et 240 dans la paroisse. <sup>67</sup>



La bibliothèque municipale et l'école du village.  
Photo: Russel Bouchard, 1991.

### La redéfinition de l'économie

Sur le plan administratif, il faut bien admettre que la fusion volontaire était perçue par plusieurs comme un juste retour des choses, car dans les années du «divorce» (de 1954 à 1969) les deux petites localités avaient tout de même développé une mécanique administrative originale qui permettait aux deux parties de tirer le meilleur profit des ressources humaines et financières commu-

### Maires de la municipalité de Saint-André-du-Lac-Saint-Jean

#### La paroisse

-Georges Ouellet.	1901-1902
-Denis Boivin	1902-1902
-David Ouellet	1902-1903
-Denis Boivin	1903-1906
-Alfred Boily	1906-1907
-David Ouellet	1907-1912
-Alfred Boily	1912-1913
-Joseph Baillargeon	1913-1916
-Philippe Tremblay	1916-1917
-Joseph Baillargeon	1917-1928
-J.-Adélarde Villeneuve	1928-1938
-André Néron	1938-1940
-J.-Adélarde Villeneuve	1941-1947
-J.-Arthur Tremblay	1947-1949
-Louis-Georges Simard	1949-1959
-Léon Tremblay	1959-1964
-Félix Villeneuve	1964-1967
-Maurice Desbiens	1967-1971

#### Le village

-J.-Arthur Tremblay	1954-1955
-Arthur Lepagne	1955-1960
-Ferdinand Godin	1960-1967
-Paul-Armand Tremblay	1967-1971

#### La municipalité fusionnée

-Félix Villeneuve	1971-1972
-Roger Gagné	1972-1980
-Thomas-Louis Gaudreault	1980-1982
-Gabriel Martel	1982-

Référence: Archives de la municipalité de Saint-André, *Livres des minutes*

nautaires. Ainsi, pour alléger le fardeau fiscal des contribuables, les trois corps municipaux (paroisse, village et Commission scolaire) logèrent dans le même édifice, se réunirent dans la même salle paroissiale et se partagèrent le même secrétaire-trésorier. En effet, de 1954 à 1964, c'est un citoyen du village, M. Paul-Éphrem Lapointe —propriétaire de deux autobus scolaires et administrateur avec son épouse (Mme Gisèle Trudel) de la Caisse populaire de Saint-André— qui occupa cette charge exigeante. Après le décès de M. Lapointe (1964), c'est son fils (Marcel) qui prendra la relève; secondé dans sa tâche par sa mère, il occupera cette triple fonction jusqu'en 1969 et deviendra, après la fusion, secrétaire-trésorier de la nouvelle «Municipalité du village de Saint-André». <sup>68</sup>

Sur le plan économique, la fusion municipale arrivait dans une période cruciale de l'histoire de la communauté. La scierie de Saint-André Ltée, la seule industrie locale qui avait été fondée en 1965 par quatre actionnaires (MM. Gérard Chamberland, Fernand et Jean-Roch Duchesne, de Saint-André, et Sylvio Provost, de Lac-Bouchette), entraînait justement dans une période difficile. Alimentée grâce à l'exploitation de permis spéciaux de coupe de bois et procurant de l'emploi à une trentaine d'hommes, cette usine spécialisée dans le sciage du bois franc devait à tout prix disposer d'un approvisionnement plus régulier en matière ligneuse. Les sociétaires qui désiraient obtenir leur propre concession forestière et les citoyens qui étaient réduits au chômage plusieurs mois par année, avaient donc intérêt là aussi à se regrouper pour avoir plus de chance lors des pourparlers avec le gouvernement provincial. <sup>69</sup>

Au printemps 1972, le problème est loin d'avoir été réglé et en dépit de la proximité de



L'église, le presbytère et une partie du village de Saint-André.  
Photo: Russel Bouchard.

la forêt, le bois appartient toujours aux multinationales et aux amis du pouvoir. Eu égard à ce favoritisme politique traditionnel qui exclut d'emblée les petits entrepreneurs locaux, les Industries Saint-André Ltée n'ont toujours pas de droit de coupe et ne sont toujours pas en mesure de fonctionner douze mois par année; incapables d'obtenir leur concession forestière, à l'été 1977 les propriétaires sont finalement contraints de fermer définitivement la scierie.<sup>70</sup> Quant à l'usine Saint-Raymond à Desbiens, celle-ci utilise désormais des copeaux comme matière première et emploie de moins en moins de travailleurs forestiers des environs. Pour les jeunes, il n'y a guère de solution. C'est l'exode vers la ville! De 1956 à 1981, la population

chutera ainsi de 31 % et passera de 848 habitants à 585 habitants.<sup>71</sup>

Au début des années quatre-vingt, la municipalité de Saint-André entre dans une phase de redressement qui va se perpétuer jusqu'à aujourd'hui. Le caractère libre et autonome de la municipalité, la nature exceptionnelle du milieu, le retour aux sources familiales, le développement de l'industrie touristique et la construction récente de logements commencent en effet à avoir des conséquences positives sur l'immigration et expliquent en gros cette sorte de remontée démographique. En dépit de la fermeture de la scierie et de la crise économique qui sévit au cours des années 1981-1983, les chiffres

enregistrés par les *Recensements du Canada* démontrent effectivement que la population est passée de 585 habitants à 623 habitants entre 1981 et 1986, ce qui représente une augmentation de 6%.<sup>72</sup> Selon les chiffres fournis par le Centre d'Emploi du Canada et par l'Union des Producteurs Agricoles, en 1990 Saint-André compte sur son territoire 18 petites entreprises qui emploient 49 personnes: parmi les plus importantes mentionnons seulement que les industries liées à la forêt engagent 22 personnes, celles du transport 11 personnes, et celles du commerce et de la restauration une dizaine de personnes. Quant au secteur agricole qui est toujours en perte de vitesse, le territoire municipal ne compte plus désormais que six entrepreneurs, tous spécialisés dans la production des bovins.<sup>73</sup>

#### Construction de la nouvelle église et agrandissement de la paroisse

Les secteurs administratifs et économiques n'avaient pas été les seuls à subir d'importantes transformations au cours de cette période. Après la construction du couvent (1948) qui venait saluer, comme nous l'avons dit, l'arrivée des premiers «baby boomers» et le début de l'âge d'or de la localité, il fallait maintenant songer à rafraîchir les édifices religieux: l'église paroissiale, âgée d'un demi-siècle, est vieille et décrépie et n'est plus assez grande, la sacristie attenante à l'église est dans le même état de vétusté et le presbytère a un urgent besoin d'être réparé. Le 4 juin 1950, alors que plusieurs citoyens commencent à s'interroger sur une possible séparation du village, les francs-tenanciers de la paroisse déposent une requête auprès de l'évêque de Chicoutimi pour qu'il autorise la construction d'une nouvelle église et la réparation du presbytère. Une dizaine de jours seulement après le dépôt de la requête, Mgr

Georges Melançon accepte de donner son consentement au projet.<sup>74</sup>

La construction et la rénovation s'étaleront sur une période de trois ans et les plans et devis seront préparés à Chicoutimi par la firme d'architectes Desgagné & Boileau: le contrat d'entreprise générale sera confié à M. Ludger Lepage de Saint-Félicien, celui de l'électricité à M. Joseph-Henri Girard de Chicoutimi et celui du chauffage à la firme Lajoie & Frères de Chicoutimi.<sup>75</sup> Le style architectural de l'église, mi-traditionnel, mi-classique, est révolutionnaire pour l'époque et constitue un bel exemple de l'architecture religieuse de cette période. Le principe de sa voûte basse, nouvellement introduit au Saguenay—Lac-Saint-Jean par la firme Desgagné & Boileau, détient à la fois l'avantage d'être plus facile à chauffer et de conserver la simplicité des petites églises traditionnelles.<sup>76</sup>

Commencé à l'été 1950, le temple fut béni par Mgr Melançon le 28 septembre 1952, à 9 heures 30, en présence de toute la population et de nombreux dignitaires: parmi les personnalités invitées, on remarquait entre autres les chanoines Alphonse Plourde et Ludger Gauthier, ainsi que plusieurs curés des paroisses environnantes. C'est la chorale du couvent, dirigée par la soeur supérieure, qui exécuta le programme de chant.<sup>77</sup> Pour l'Évêché, l'inauguration de la nouvelle église de Saint-André permettait enfin de reviser la carte de tout le secteur et d'accommoder plusieurs fidèles qui avaient été rattachés en 1938 à la paroisse de Saint-François-de-Sales. Le 13 avril 1953, un mandement de Mgr Melançon statuait que les fidèles résidant sur le territoire formé par les lots 25 à 35 des rangs II et III du canton Dequen étaient desservis maintenant par le curé de la paroisse de Saint-André.<sup>78</sup>

## RÉFÉRENCES CITÉES

1. ANQC, fonds Mgr Victor Tremblay, dossier 230, pièce 6 (ancienne cote), «*Quelques notes sur Saint-André*».
2. *Gazette Officielle du Québec*, 29 novembre 1969, p. 6696.
3. C. Francoeur et D. Ouellet, «*Le milieu rural: l'étude du cas de Saint-André-du-Lac*», travail d'étudiant présenté au département des Sciences humaines de l'UQAC, automne 1984.
4. J.-H. Fortin, «*Archéologie au royaume du Saguenay: Site du lac Métabetchouan...*», Lac à la Croix, 21 décembre 1968; J.-H. Fortin, «*Archéologie au royaume du Saguenay: Site du Peok8agamy*», Lac à la Croix, 31 décembre 1968; J.-H. Fortin, «*Archéologie au royaume du Saguenay: un périple autour du lac Saint-Jean et à ses sources du côté sud*», Lac à la Croix, 20 février 1968; Marcel Laliberté et Camille Lapointe, *Inventaire archéologique des berges de la rivière Métabetchouane*, MAC, Québec, 1985.
5. Fortin, *op. cit.*
6. Thomas-Edmond Giroux, *Au Lac St-Jean de Québec*, SHS, publication no 32, 1977; Mgr Victor Tremblay, «*Le chemin des Jésuites*», septembre-octobre 1970, pp. 109-111; Mgr Victor Tremblay, «*La première route entre Québec et le Saguenay*», *Le Progrès du Saguenay*, 5 septembre 1952; Russel Bouchard, «*Essai d'implantation d'une «réduction» à Métabetchouan au XVIIe siècle: proposition d'un concept théorique*», *Saguenayensia*, octobre-décembre 1990, pp. 9-16.
7. T.-E. Giroux, *op. cit.*, p. 115.
8. Arthur Buies, *La région du Lac-Saint-Jean, grenier de la province de Québec: Guide des colons*, Cie du chemin de fer de Québec et du Lac-Saint-Jean, Québec, 1890, p. 11.
9. Gouvernement du Québec, Service de l'Arpentage, Rapport de l'arpenteur A. du Tremblay, «*Saint-Hilaire, 11 octobre 1884*», S-98. Ce document a déjà été publié dans *Description des cantons arpentés...*, Québec, 1889, pp. 187-188.
10. A. Buies, *op. cit.*, pp. 20-21, 29; *La Contrée du Lac Saint-Jean, ministère de l'Agriculture et de la Colonisation*, Québec, 1888, p. 19.
11. Hormisdas Magnan, *Dictionnaire historique et géographique des paroisses, missions et municipalités de la province de Québec*, Arthabaska, 1925, p. 203; «*Mgr Victor Tremblay nous parle du nom de St-André-de-l'Épouvante*», *L'Étoile du Lac*, 8 décembre 1965; ANQC, fonds SHS, dossier 230 (ancienne cote).
12. ANQC, fonds SHS, dossier 230, pièce 2, paragraphe 3 (ancienne cote).
13. Archives de l'Évêché de Chicoutimi (AEC), «*Rapport annuel de la mission de Saint-André, 1889*»; AEC, «*Jean-Baptiste Vallée à Mgr Bégin, 19 janvier 1889*», série XVII, paroisse 22, cote 11, volume 1, pièce 35.
14. AEC, «*Jean-Baptiste Vallée à Mgr Bégin, 25 janvier 1889*», série XVII, paroisse 22, cote 11, volume 1, pièce 36; AEC, «*Mgr Bégin à Jean-Baptiste Vallée, 4 février 1889*», Registres, Série A: Lettres, Volume I (1878-1896), pp. 405-406.
15. AEC, «*Rapport annuel de la mission de Saint-André*, 1891.
16. ANQC, fonds SHS, dossier 230, pièce 6, paragraphe 3 (ancienne cote).
17. AEC, «*Jean-Baptiste Vallée à Mgr Labrecque, 20 avril 1893*», série XVII, paroisse 22, cote 11, volume 1, pièce 51.
18. «*Jean-Baptiste Vallée à Mgr Labrecque, 2 mai 1893*», série XVII, paroisse 22, cote 11, volume 1, pièce 52.
19. Russel Bouchard, *Le Pays du Lac-Saint-Jean*, seconde édition, 1988, pp. 123-127; Mgr Victor Tremblay, *Le poste de Métabetchouan*, Éditions sciences modernes, 1974, p. 133; André Veilleux, *Pointe-Bleue: histoire d'une réduction*, Thèse de maîtrise, Université Laval, 1982.
20. E.T.D. Chambers, *Quebec and Lake St. John, the new route to the far famed Saguenay*, 1904, p. 29; «*Rapport du Commissaire des Terres de la Couronne de la province de Québec, Documents de la Session du Québec*, no 3, 1891, p. 64; Henry O'Sullivan, «*Rapport préliminaire sur l'exploration de l'étendue de pays comprise entre le Lac St-Jean et la Baie de James*», *Documents de la Session du Québec*, no 4, 1897, p. 66.
21. Alain Boulianne, «*St-André de l'Épouvante*», *Focus*, vol. 1, no 5, octobre 1977; Témoignage de M. Ferdinand Godin, 1990.
22. Russel Bouchard, *Le Pays du Lac-Saint-Jean*, 1988, pp. 139-151; *Val-Jalbert: un village usine au royaume de la pulpe*, 1986, pp. 11-13.

23. Voir à ce sujet le débat dans le journal *Le Rapa-riement*, (31 août 1899), (9 sept. 1899), (18 sept. 1899), (29 sept. 1899), (14 oct. 1899), (11 nov. 1899) et (18 nov. 1899).
24. *Documents de la Session du Québec*, 1901-1902, vol. 2, no 6, appendice no 21.
25. *Gazette Officielle du Québec*, 1900, pp. 2257-2258.
26. *Documents de la Session du Québec*, 1901-1902, vol. 2, no 6, appendice no 21; Ulric Barthe, «*La Compagnie Métabetchouan*», *Progrès du Saguenay*, 5 septembre 1901.
27. Ulric Barthe, «*St-André de l'Épouvante*», *Progrès du Saguenay*, 5 septembre 1901.
28. *Ibid.*
29. *Ibid.*
30. *Terres à blé et industries du nord du Québec*, Chemin de fer de Québec et du Lac-Saint-Jean et Société de colonisation du Lac-Saint-Jean, 1902, p. 32.
31. R. Bouchard, *Le Pays du Lac-Saint-Jean*, *op. cit.*, p. 147.
32. Archives de l'Évêché de Chicoutimi, *Rapports sur la mission de Saint-André*.
33. *Gazette Officielle du Québec*, 1901, vol. XXXIII, no 32, p. 1668.
34. Archives de la municipalité de Saint-André, *Livre des minutes*, 1901-1906.
35. «Un incendie lourd de conséquences», témoignage de Jos. Boivin.
36. «Encore le feu — Désastre partout — Perte de Vie», *La Défense*, 3 octobre 1901.
37. 2 Ed. VII, Chapitre 78.
38. 7 Ed. VII, Chapitre 106.
39. Archives de l'Évêché de Chicoutimi, *Rapports sur la mission de Saint-André*.
40. R. Bouchard, *Val-Jalbert...*, *op. cit.*, pp. 20-21; Alain Boulianne, «*St-André de l'Épouvante*», *Focus*, octobre 1977.
41. *Annuaire des comtés de Chicoutimi et du Lac-Saint-Jean*, *Le Progrès du Saguenay*, (1923, pp. 212-213), (1927, pp. 274-275); Témoignage de Mme Ernestine Gagné, 29 mai 1990.
42. Archives de la municipalité de Saint-André, *Livre des minutes*, séance du 6 juin 1910.
43. Archives de la municipalité de Saint-André, *Livre des minutes*, séance du 6 mars 1911; Témoignage de Mme Ernestine Gagné, Métabetchouan, 1990.
44. Archives de la municipalité de Saint-André, *Livre des minutes*, séance du 1er avril 1940.
45. Témoignage de M. Paul-Armand Tremblay, 1990 et de M. Louis-Georges Fillion, 23 mai 1991.
46. *Ibid.*
47. Archives de la fabrique de Saint-André, *Cahier de délibérations*, assemblée des syndics du 29 septembre 1929; Archives de la municipalité de Saint-André, *Livre des minutes*.
48. «*L'électricité—Saint-André*», *Le Soleil au Saguenay*, 5 janvier 1949.
49. AEC, série XVII, paroisse 44, cote 10, volume 2, «*Citoyens de Lamartine à Mgr Labrecque, 23 décembre 1893*».
50. AEC, série XVII, paroisse 44, cote 9, volume 1, pièce 1, «*Copie d'un rapport d'exploration effectuée sur le territoire de la future paroisse de Saint-André, 7 nov. 1896*».
51. AEC, série XVII, paroisse 44, cote 9, volume 1, pièce 2, «*L'abbé Elzéard Bergeron à Mgr Labrecque, 19 février 1897*»; série XVII, paroisse 22, cote 11, volume 1, pièce 61, «*L'abbé Vallée à Mgr Labrecque, 23 novembre 1897*».
52. AEC, Registres. Série B: Actes, Vol. I, pp. 519-520, «*Lettre pastorale de Mgr Labrecque adressée aux paroissiens de Saint-André*».
53. AEC, série XVII, paroisse 44, cote 5, volume 3, «*Mandeman de Mgr Labrecque, 15 septembre 1898*».
54. André Simard, *Les évêques et les prêtres séculiers au diocèse de Chicoutimi (1878-1968)*, Chicoutimi, 1969, pp. 128-129.
55. AEC, série XVII, paroisse 44, cote 11, volume 1, pièce 3, «*L'abbé Bouchard à Mgr Labrecque, 16 janvier 1899*»; AEC, série XVII, paroisse 44, cote 10, volume 1, pièce 1, «*Requête adressée à Mgr Labrecque, 15 janvier 1899*»; Archives de la fabrique de Saint-André, *Cahier de délibérations*, p. 8.
56. AEC, série XVII, paroisse 44, cote 10, volume 2, pièce 1, «*Requête des habitants de Lamartine à Mgr Labrecque, 21 juin 1899*».
57. ANQC, fonds SHS, dossier 230, pièce 2 (ancienne cote).
58. AEC, *Rapport annuel sur la paroisse de Saint-André*, 1er septembre 1900; Archives de la fabrique de Saint-André, *Cahier de délibérations*, p. 27.
59. *Gazette Officielle du Québec*, 1893, p. 964.
60. Commission Scolaire Régionale Roberval, fonds 9 m.s. Saint-André, vol. 1, p. 55; voir aussi AEC, *Rap-*

- ports sur la mission de Saint-André.
61. *Annuaire statistique des comtés de Chicoutimi et du Lac-Saint-Jean*, op. cit., 1923, p. 212.
  62. Témoignage de Mme Paméla C. Desbiens, 18 avril 1990.
  63. «*La paroisse de Saint-André marche vers le progrès*», *Progrès du Saguenay*, 20 juin 1947; «*Bénédiction du couvent de St-André*», *Progrès du Saguenay*, 27 mai 1948.
  64. «*La paroisse de Saint-André marche vers le progrès*», op. cit.
  65. *Ibid.*
  66. *Gazette Officielle du Québec*, 1954, p. 382A.
  67. *Gazette Officielle du Québec*, 1969, pp. 6696-6698; «*Claude Côté, «A St-André, village et paroisse forment une seule municipalité*», *Le Soleil au Saguenay*, 26 juillet 1969.
  68. Marcel Collard, «*Dans la petite municipalité, le secrétaire-trésorier, pour sa survie, doit cumuler les charges*», *Le Soleil au Saguenay*, 11 septembre 1963.
  69. Claude Côté, «*Impossibilité d'expansion, la scierie de Saint-André est aux prises avec un problème de source d'alimentation*», *Le Soleil au Saguenay*, 6 août 1969.
  70. Témoignage de M. Gérard Chamberland, 10 juin 1991.
  71. Jean-Pierre Larouche, «*A St-André, une population qui a fini d'attendre*», *L'Étoile du Lac*, 4 avril 1973; *Recensements du Canada*.
  72. Guy Fournier, «*L'optimisme règne malgré tout*», *Progrès-Dimanche*, 6 mars 1983; Chantale Francoeur et Dany Ouellet, «*Le milieu rural: l'étude du cas de Saint-André*», travail d'étudiant présenté au Département des Sciences Humaines, Université du Québec à Chicoutimi, automne 1984.
  73. Toutes les informations nous permettant d'évaluer les entreprises et leurs employés, proviennent du centre de données du Centre d'Emploi du Canada et du centre de données de l'UPA et datent du mois de juin 1990.
  74. AEC, série XVII, paroisse 44, cote 10, volume 1, «*Requête du 4 juin 1950*».
  75. AEC, «*Rôle de cotisation des syndics de la paroisse de Saint-André*».
  76. Claude Bergeron, *L'architecture traditionnelle au Québec, 1940-1985*, PUL, 1987, p. 163; François Belley, «*L'église Saint-André*», *Progrès-Dimanche*, 16 juillet 1972, p. 56.
  77. «*S. Exc. Mgr Melançon a béni l'église de St-André et confirmé 88 enfants*», *Semaine Religieuse de Québec*, octobre 1952.
  78. AEC, série XVII, paroisse 44, cote 10, volume 2, «*Mandement de Mgr Melançon, 11 avril 1953*».

#### Lectures complémentaires suggérées

- Bouchard, Russel, *Le Pays du Lac-Saint-Jean, esquisse historique de la colonisation*, Chicoutimi, 1988.
- Bouchard, Russel, *Métabetchouan: du poste de traite à la ville*, Histoire des Municipalités, no 3, Chicoutimi, 1986.
- Francoeur (Chantale) et Ouellet (Dany), *Le milieu rural: l'étude du cas de Saint-André-du-Lac*, Travail d'étudiant présenté au département des Sciences humaines de l'Université du Québec à Chicoutimi, automne, 1984.
- Verdon, Michel, *Anthologie de la colonisation au Québec: Le dilemme d'un village du Lac-Saint-Jean*, P.U.L., 1973.